

— Quand est-ce qu'on va commencer l'école?

— Bientôt, Vérida. Je me repose encore un peu...

J'ai cru qu'elle allait repartir, mais elle n'a pas bougé.

— Tu as autre chose à me dire ?

— Oui. Tu ne dois pas m'appeler... comme tu m'as appelée. Ce n'est pas poli.

Elle regardait ses pieds, renfrognée, presque furieuse. Je l'avais profondément choquée sans le vouloir.

— Pardon, je...

— Tu dois dire mon nom tout entier.

— Très bien. Désormais, je dirai ton nom tout entier, Vérida-lucidémone, et celui de tes frères aussi. Mais en échange, vous cesserez de rire en entendant le mien. Tu es d'accord?

Elle a relevé la tête et esquissé un sourire :

— D'accord. Je vais le leur dire.

Le lendemain, je me suis réveillée à l'aube, affamée. Le pont avant était désert. À l'est, le soleil naissant éclairait le ciel d'une lueur pâle. J'ai respiré profondément. L'air vif et salé du grand large s'est engouffré dans mes poumons. J'étais guérie.

A partir de ce jour, nous avons pris nos habitudes. Dès huit heures du matin, je réunissais mes petits élèves dans la bibliothèque, et nous nous mettions au travail. Multiplications et dictées pour Justofil-antourtiface, qui savait déjà bien écrire. Additions et lignes à recopier pour sa sœur. Dessins et apprentissage des lettres pour Colino- tramonostir, qui n'en revenait toujours pas d'avoir échappé au « dragon » :

— Ouf ! soufflait-il régulièrement. Bon débarras pour M^{me} Roskali-crocalibur !

Trois autres enfants nous ont rejoints les jours suivants, puis cinq la semaine d'après. J'ai fini par avoir devant moi une quinzaine de petits écoliers tirant la langue sur leurs cahiers : trois qui m'appelaient Hannah en se retenant de rire, et douze qui m'appelaient maîtresse. J'ai pris grand plaisir à leur faire la classe. Je crois que j'aurais trouvé le temps très long, sans cela. C'est vrai, j'ai un peu honte à l'avouer, mais le bateau m'ennuie ! Je préfère le désert...

À chaque escale, j'étais la première à sauter à terre, et la dernière à remonter. Nous avons visité des contrées incroyables, Tomek.

Imagine...

... Un pays où les hommes mesurent tous plus de trois mètres cinquante, et leurs femmes presque autant, si bien qu'ils s'accroupissent pour nous parler, comme nous faisons nous-mêmes avec les petits enfants. Leurs cuillères ressemblent à nos pelles, leurs tasses à nos marmites, leurs réveille-matin à nos horloges de cuisine, et pour s'asseoir sur leurs chaises, il faut se faire la courte échelle. Si tu avais vu notre grand Ogali-bahibombar au milieu d'eux ! Il avait beau bomber le torse, on aurait dit qu'il avait rapetissé. C'était à mourir de rire.

Imagine...

... Un autre pays, où les gens vivent et meurent sans jamais descendre d'un arbre démesuré dont on met plus de quatre jours à contourner le tronc ! Ils ne s'y déplacent pas seulement à droite ou à gauche comme ailleurs, mais aussi vers le haut ou vers le bas. Ils y construisent leurs maisons de bois, ils y voyagent sur des chemins de branches, ils y ont leurs terrains de jeux, leurs animaux domestiques, leurs écoles et leurs cimetières. « Nous sommes le petit peuple de l'air », disent-ils. Ils ignorent presque tout de notre monde.

... Un autre encore, où les gens ont la peau si noire qu'elle en est presque bleue. Ils jouent en soufflant dans des roseaux creux des mélodies d'une infinie tristesse, et quand ils ont terminé, ils éclatent de rire. Nous avons vu aussi le pays des hommes-chats, celui des enfants-caoutchouc et tant d'autres encore.

De retour sur le bateau, je demandais à mes petits élèves d'écrire ou de dessiner ce qu'ils avaient vu. Ou bien nous imaginions ensemble le prochain pays que nous verrions. Nous y mettions toute notre fantaisie, mais la réalité était toujours plus surprenante.

Le temps a passé ainsi, et nous étions partis depuis deux mois bientôt quand, un matin, Justo- filantourtiface est venu frapper à la porte de ma cabine :

— Hannah, mon papa t'attend sur le pont. Il veut te montrer quelque chose.

J'y suis allée bien vite. Le capitaine Ogali- bahibombar était accoudé au bastingage, souriant, une longue-vue à la main. Je me suis approchée :

— Vous vouliez me voir, capitaine ?

— En effet, mademoiselle Hannah ! Je voulais tout d'abord vous féliciter et vous remercier pour votre travail auprès des enfants. Ils n'ont jamais autant aimé l'école. Je crains que les retrouvailles avec M^{me} Roskali-crocalibur ne soient douloureuses !

— Oh, je vous en prie ! Ils sont tous tellement gentils.

Nous avons bavardé ainsi quelques instants, puis le capitaine a pointé son doigt vers le sud et m'a tendu la longue-vue :

— Au fait ! Jetez donc un coup d'œil là- dedans.

Tout d'abord, je n'ai vu que la mer, mais, en regardant mieux, j'ai fini par distinguer une ligne verte à l'horizon, entre le ciel et l'eau.

— Je vois une côte, il me semble.

— Effectivement. Et c'est pourquoi je vous ai demandé de me rejoindre. Vous vouliez « traverser l'océan », n'est-ce pas ? Eh bien c'est fait ! Nous n'allons pas plus loin qu'ici.

— Vraiment ? Et quand allons-nous accoster ?

— Accoster ? Mais jamais. Nous ne faisons pas d'escale ici.

Mon sang n'a fait qu'un tour.

— Pas d'escale ? Mais comment vais-je faire ?

— Faire quoi, mademoiselle Hannah ?

— Mais descendre du bateau ! Je dois absolument descendre !

Le capitaine s'est étonné :

— Je ne pensais pas que vous vouliez débarquer. .. Vous ne rentrez pas avec nous ?

— Non. Il faut que vous me laissiez ici. S'il vous plaît !

Ogali-bahibombar a marqué un long silence, puis il m'a parlé calmement :

— Mademoiselle, je n'ai jamais accosté en cet endroit et j'ignore ce qu'on trouve là-bas, derrière ces arbres. En tant que capitaine de ce bateau, je ne vous débarquerai pas ici toute seule. Dans quelques minutes, je vais comme prévu donner l'ordre de faire demi-tour et nous allons mettre le cap vers le nord. Je suis désolé.

La foudre m'est tombée sur la tête ! J'avais tout imaginé sauf cela. J'ai pensé aussitôt à la Petite passerine malade qui attendait mon retour.

Chaque jour comptait. Peut-être était-il déjà trop tard ? Je venais de passer plus de deux mois sur cet océan, et maintenant, au moment où j'atteignais enfin l'autre rive, on ne voulait pas me laisser débarquer ? C'est ce qu'on allait voir !

Il m'a fallu de l'entêtement pour convaincre le capitaine. Mais il se trouve que j'en suis bien pourvue. J'ai tout essayé : je me suis mise dans une colère noire ; j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps ; j'ai supplié à genoux. Mais rien n'y faisait. Rien. Alors, en désespoir de cause et sans même y réfléchir, je me suis soudain campée devant le capitaine, pâle de rage, je l'ai fixé et j'ai dit d'une voix blanche, en articulant bien, et sans y mettre aucune expression :

— Je sauterai à l'eau, je me noierai et ce sera votre faute, capitaine Ogali-bahibombar...

Je ne sais pas si je l'aurais fait, mais je suis sûre d'une chose : il a cru que je le ferais. J'ai lu la peur dans ses yeux. « Cette fille est folle ! », a-t-il sans doute pensé à cet instant, et il a grommelé :

— On va voir ça...

Il ne m'en fallait pas plus. J'ai su que j'avais gagné et j'ai couru jusqu'à ma cabine pour y prendre mon sac.

Avant de partir, j'ai embrassé les uns après les autres tous mes petits élèves.

— Au revoir, Hannah... Adieu, maîtresse... me disaient-ils, et j'avais la gorge trop serrée pour leur répondre.

Tous ont voulu m'offrir un cadeau d'adieu. Colino-tramonostir m'a tendu le dessin le plus moche de sa collection

:

— Tu le mettras au mur de ta chambre ?

Je voudrais bien, mon Colino, mais là où je vais, je n'aurai ni mur ni chambre ! Je n'aurai plus rien que ma couverture roulée sur les épaules, mes deux jambes pour marcher et ce qu'il me reste de courage. Ton dessin se froissera au fond de mon sac et je le perdrai très bientôt, sans doute. Mais je n'oublierai pas ton gentil sourire et ton doigt levé pendant la lecture.

On a mis une barque à l'eau et je me suis assise dedans. Un matelot a ramé en direction de la côte. A mesure que nous en approchions, j'ai vu qu'elle était faite d'une petite plage et, derrière, d'une colline boisée aux couleurs de l'automne. Quand le ventre de la barque a raclé le sable, j'ai sauté à l'eau. Elle m'arrivait aux genoux, elle était tiède. Le matelot m'a souhaité bonne chance et s'en est retourné. Je l'ai regardé ramer vers le bateau. Là-bas, sur le pont, on me faisait des signes d'adieu, mais je ne distinguais que de vagues silhouettes. Ensuite, le grand voilier a viré de bord et s'est éloigné. Je l'ai suivi des yeux aussi longtemps que j'ai pu, jusqu'au dernier petit morceau de voile blanche à l'horizon.

CHAPITRE XI

ALIZÉE

As-tu remarqué, Tomek, comme on est triste pour rien quelquefois ? Là, c'était le contraire. Toute seule sur cette plage déserte, incertaine de tout, j'aurais dû être inquiète et malheureuse, non ? Eh bien, quand je me suis retournée et que j'ai vu cette forêt de hêtres, éclatante de rouges, de jaunes, d'ocres, de rouilles, j'ai presque suffoqué de bonheur. J'avais envie d'enfouir mon visage dedans ! « Une nature aussi belle ne peut pas être dangereuse, ai-je pensé. Et jamais la rivière Qjar n'a été aussi proche ! Il me suffira de rencontrer quelqu'un qui puisse me dire où elle se trouve. » Pleine de confiance, j'ai marché vers les arbres. Le soleil jouait entre les branches. Le bruissement de mes pieds dans les feuilles mortes faisait détalier des écureuils roux. J'ai gravi la colline et découvert, en haut, un sentier qui s'en allait en sous-bois vers l'intérieur des terres. Je l'ai suivi. Bientôt, il s'est élargi et je suis parvenue à une fourche. Les deux chemins se ressemblaient exactement. De quel côté diriger mes pas ? J'ai choisi, sans raison, d'aller à gauche plutôt qu'à droite. Aujourd'hui encore, je ne sais pas si je dois en être heureuse ou le regretter... En tout cas, tu vas voir, Tomek, que cela m'a entraînée dans une aventure prodigieuse.

Après plus d'une heure de marche, je n'avais toujours pas trouvé la moindre trace d'habitation, sauf quelques

cabanes de branches que des enfants avaient construites au bord du chemin. Cette région était donc peuplée. Je suis entrée dans l'une d'elles pour me reposer un peu, mais il faisait si doux, tout était si calme que je m'y suis assoupie. J'ignore combien de temps j'ai dormi. Ce sont des petits doigts sur mes yeux qui m'ont tirée du sommeil.

— Hoda... arrête, ai-je murmuré, tu sais que je n'aime pas ça...

Ma petite sœur avait cette habitude-là : pour m'obliger à me réveiller, le matin, elle venait parfois soulever mes paupières. Mais la voix que j'ai entendue n'était pas la sienne :

— Qu'est-ce que tu dis ? Ici ou ici ?

Un garçonnet de quatre ans environ se tenait accroupi à côté de moi et me tendait ses deux poings fermés : de têtes, j'ai eu le temps de m'en apercevoir. Un peu plus loin, deux autres se sont enfuis de la même façon. D'ordinaire pourtant, quand on arrive en pays inconnu, les enfants ne sont guère timides : ils vous font escorte et vous questionnent abondamment. Qu'importe, j'attendrais de voir les adultes... Deux petites grands-mères venaient justement à ma rencontre, marchant d'un pas tranquille. Elles devaient être sœurs, car elles levaient en l'air le même petit nez en trompette.

— Bonsoir, mesdames ! leur ai-je lancé à bonne distance pour ne pas les effrayer.

Mais au lieu de me saluer, elles ont tourné les talons et détalé à toutes jambes. Voilà que j'effrayais les grands-mères, à présent ! Et je n'étais pas au bout de mes surprises...

Barnabé avait sans doute donné l'alerte au village et un incroyable comité d'accueil m'attendait. Des têtes se sont penchées aux fenêtres, mais quelles têtes, Seigneur ! Jamais de ma vie, sauf à carnaval, bien sûr, je n'avais vu pareille galerie de portraits ! Des oreilles décollées, des oreilles en chou-fleur, des nez crochus, des nez retroussés, des nez en pied de marmite, des mentons de travers, des mentons en galoche, des bouches trop grandes, des bouches trop petites, des cheveux en bataille, pas de cheveux du tout... J'aurais pu en être terrifiée, mais comme tous ces visages me souriaient gentiment, j'avais plutôt envie de rire.

Puis les gens sont sortis de leurs maisons et, en quelques instants, je me suis trouvée au milieu d'un véritable attroupement. Ensuite les premiers cris de joie ont éclaté :

— C'est elle ! Regardez, c'est elle !

— Elle est revenue !

— Princesse Alizée !

Le petit Barnabé, perché sur les épaules de son père, à qui, hélas, il ressemblait trait pour trait, ne criait pas le moins fort :

— Princesse Alizée ! C'est moi qui t'ai trouvée !

Ainsi on me prenait pour une autre. Et pas seulement Barnabé !

— Je ne suis pas la princesse Alizée, ai-je bredouillé, je m'appelle Hannah.

Mais on ne risquait pas de m'entendre dans ce tumulte. D'autant moins que je ne parvenais à approcher personne ; chacun se tenait à distance et s'écartait sur mon passage. Soudain un cri a dominé les autres :

— Le roi et la reine ! Ils arrivent ! Laissez passer !

Un carrosse tiré par deux chevaux noirs dévalait le chemin du château dans un nuage de poussière. Il s'est arrêté sur la place du village. Avant même que le cocher puisse leur ouvrir les portières, les deux passagers se sont précipités à l'extérieur. Le roi n'avait visiblement pas pris le temps de revêtir ses habits de fonction. Il portait une robe de chambre dont un pan était resté pris dans la ceinture et ses pantoufles écossaises n'avaient pas grand-chose de royal. Il a couru vers moi, les bras ouverts :

— Ma fille ! Ma fille !

Je me suis sentie soulevée comme si j'avais été un chaton. Puis il m'a enlacée de ses deux bras et serrée contre lui. Mon visage se perdait dans l'énorme barbe fleurie qui couvrait son visage et d'où n'émergeait qu'un gigantesque nez rouge.

— Ma fille ! Ma petite princesse... répétait-il, la voix brisée.

C'est stupide, mais être serrée comme cela dans des bras, avec tant d'amour, m'a retournée. Il y avait si longtemps que je ne l'avais plus été... Et si longtemps qu'on ne m'avait plus dit : *ma fille*... Je me suis blottie contre la poitrine de cet homme que je ne connaissais pas une minute plus tôt et j'ai pleuré à chaudes larmes. Puis il m'a reposée au sol pour que *ma mère* puisse m'étreindre à son tour. Mais cette fois-ci, c'est moi qui ai dû me baisser pour être à la bonne hauteur. La reine était une petite femme ronde et potelée, presque une boule. Elle non plus n'en finissait pas de pleurer :

— Alizée, ma princesse... Comme tu as grandi ! Comme tu es belle !

Que faire ? Comment me défendre de ce torrent d'affection ? Je me suis laissé embrasser, caresser. « On verra plus tard, me suis-je dit, quand le tourbillon sera apaisé... »

On m'a fait monter dans le carrosse. Je me suis assise entre *mes parents*, et les chevaux se sont frayé un passage au milieu des gens qui nous acclamaient et lançaient des vivats.

Le château ne ressemblait en rien à ces grandes demeures froides qu'on imagine. Au contraire, du bois brûlait dans les cheminées de chaque pièce. On allait et venait joyeusement dans les couloirs, les allées, les galeries. Les portes s'ouvraient de tous côtés à mon passage, laissant apparaître des têtes réjouies qui me saluaient. Je sursautais presque à chaque fois, car on aurait dit des masques surgis pour me faire peur ou pour me faire rire : pas un seul nez

droit, pas une bouche harmonieuse, pas un visage gracieux. La reine Alphonsine, puisque tel était son nom, m'a conduite à ma chambre :

— Regarde, nous n'avons touché à rien... Reconnais-tu ta maison de poupées ? Tu aimais tant y jouer. Et tes herbiers sont tous ici dans l'armoire ; tu verras, il n'y manque pas une feuille.

Je ne reconnaissais rien, bien entendu, et je me contentais de sourire.

— Je ferai tendre des draps de flanelle sur ton lit. Dieu sait où tu as couché tout ce temps ! En attendant, tu vas prendre un bon bain, puis tu mettras des habits dignes de toi. D'où te viennent ces hardes ? Et cette vilaine couverture ? Donne-les-moi tout de suite, que je les fasse jeter...

— Oh non, madame, ai-je répondu, j'aimerais les garder, s'il vous plaît...

Un voile de tristesse est passé dans ses yeux :

— Ma fille qui m'appelle *madame* et qui me dit *vous*... Comme c'est dur à entendre ! Alizée, as-tu vraiment tout oublié ? Pourtant il me semble que tu es partie hier, mais il est vrai que ma vie s'est arrêtée depuis. Les choses te reviendront petit à petit, sans doute. Pardonne-moi. Je suis trop pressée.

Deux servantes, dont chacune louchait davantage que l'autre, sont entrées en portant une grande cuve de bois remplie d'eau fumante.

— Déshabillez-vous et entrez là-dedans ! a dit la première. L'eau est à point, ça vous délassera de votre voyage.

— Ne craignez pas les échardes, a ajouté la seconde, nous avons mis dans la cuve un linge épais qui vous en protégera.

Quel plaisir délicieux de se prélasser dans l'eau tiède et savonneuse, de se laisser frotter le dos, les pieds. Je n'avais plus pris un vrai bain depuis des mois. Ensuite, l'une des deux femmes m'a séchée dans une immense serviette chaude et parfumée, puis l'autre a ouvert la porte de l'armoire, où étaient suspendues plus de trente robes différentes. Elle en a jeté une sur son bras :

— Est-ce que celle-ci vous plairait ?

C'était une superbe robe blanche et bleue à parements de dentelle.

— C'est... pour moi ? ai-je bredouillé.

— Et pour qui voulez-vous que ce soit ? J'espère seulement qu'elle vous ira. Vous n'êtes pas si grande, pour quatorze ans.

— Je n'ai pas quatorze ans, j'en ai à peine treize...

Elle n'a pas répondu, mais son œil disait : « Oh, la pauvrete qui ne sait même plus son âge ! »

J'ai enfilé la robe dans le silence. On n'entendait que le bruit de l'étoffe qui glissait sur ma peau. Elle m'allait si bien qu'avant même de me voir j'ai su que je n'essaierais pas les autres, que je garderais celle-ci.

— Y a-t-il un miroir ? ai-je tout de même demandé.

Il s'est alors passé une chose très surprenante.

— Un mi... ? Oh non, bien sûr que non ! s'est exclamée la première servante en faisant un signe de croix.

— Oh, Alizée, s'il vous plaît, a gémi la seconde, ne prononcez pas ce mot.

J'ai bredouillé quelques excuses, sans savoir au juste de quoi je m'excusais. Car ma question était bien ordinaire pour provoquer autant de frayeur. Je n'ai pas osé les interroger davantage. Je me suis contentée de penser qu'on n'aimait sans doute guère les miroirs en ce pays. Et cela se comprenait un peu, hélas. J'étais bien loin de la vérité, mais je ne l'ai su que plus tard.

Ensuite, les deux servantes - l'une se nommait Blanche et l'autre Césarine - ont entrepris de me coiffer.

— Vous avez bruni, et ça vous va très bien, m'ont-elles complimentée.

J'ai gardé la réponse pour moi : « Je suis brune comme le charbon depuis ma naissance, mes petites dames loucheuses, je ne sais pas ce qu'est un cheveu blond... »

Pour finir, elles m'ont apporté des bas, des chaussures et une jolie veste de velours. Tout était à ma taille, exactement. Blanche, qui avait retrouvé sa gaieté, a lancé en riant :

— Allons manger, maintenant ! Nestor n'aime pas attendre et vous devez mourir de faim, ma pauvre petite !

Je ne suis pas fille de roi, Tomek, et je ne connais rien au protocole. Cependant, je suppose qu'il ressemble peu à ce que j'ai vu au dîner ce soir-là. Imagine : les couverts étaient en bois, il y avait au moins quinze personnes autour de la table, et tout le monde parlait en même temps ! Quel chahut ! Le roi se tenait bien sûr à la place d'honneur, mais les regards pour lui s'arrêtaient là.

On ne lui disait pas : « Votre Majesté désire-t-elle un peu de vin ? », mais plutôt : « Donne-moi la cruche, Nestor ! » Quant à la reine Alphonsine, elle passait plus de temps debout à servir les plats qu'assise à les manger :

— Qui veut finir ce bon potage à l'oseille ? ronchonnait-elle. Vous n'allez pas laisser ces deux cuillerées au fond de la soupière !

— Mange-les donc, ma dodue, lui répondait gentiment le roi, puisqu'elles te font envie !

Les convives ont levé leur coupe de vin en mon honneur à plus de dix reprises, et le roi Nestor, dont le nez immense virait peu à peu du rouge à l'écarlate, avait chaque fois les larmes aux yeux. Après le dessert - une savoureuse tarte aux poires nappée d'une sauce au chocolat -, il s'est levé et s'est adressé à moi, avec lenteur et gravité, devant l'assemblée :

— Alizée, ma fille, ma princesse, te voilà enfin revenue parmi nous. Ces sept longues années passées sans toi nous ont paru l'éternité. Mais tu ne nous as jamais vraiment quittés, tu sais. Ton rire n'a pas cessé de résonner dans les couloirs du château ; nous t'entendions chanter dans le parc, jouer dans ta chambre, monter et descendre les escaliers. Et chaque soir de ces sept années, nous sommes allés, ta mère et moi, au chevet du lit où tu n'étais plus, et nous t'avons souhaité bonne nuit. Aujourd'hui tu es là de nouveau, grandie, encore plus belle qu'autrefois... Tu as pu mesurer tout à l'heure, dans les rues et sur la place, combien tu es chère à nos cœurs. Tu es notre soleil, notre bonheur. Dieu fasse que tu nous restes toujours.

Sur ces mots, le roi Nestor s'est assis. Autour de la table, on reniflait et on sortait les mouchoirs. La reine Alphonsine, qui m'avait tenu la main pendant tout le discours, m'a soufflé à l'oreille :

— Demain, Blanche, qui raconte très bien, te dira tout ce que tu ne sais pas. Tu es en âge de comprendre, maintenant.

CHAPITRE XII LES MIROIRS

Je n'ai pas attendu le lendemain, Tomek. Je n'aurais pas pu dormir sans savoir. À peine couchée, j'ai tiré sur le petit cordon à la tête de mon lit et Blanche est venue. Elle était drôle à voir en chemise et bonnet de nuit.

— Je peux faire quelque chose pour vous, princesse ?

— Oui, Blanche, la reine Alphonsine...

— Vous voulez dire votre mère...

— Oui, ma... mère m'a dit que vous sauriez me raconter ce que je ne sais pas.

Elle a hésité.

— Oui, mais il est bien tard et vous devez être fatiguée...

— Je n'ai pas sommeil.

— Très bien. Voulez-vous que je m'assoie sur cette chaise près de votre lit ?

— Comme vous voudrez, Blanche.

Je vais essayer, Tomek, de raconter aussi bien qu'elle. Ce ne sera pas facile, car elle savait y mettre les soupirs, les sourires, les silences, tout ce qui se glisse entre les mots et qui en fait le sel. Voici l'histoire, telle qu'elle me l'a dite:

Il était une fois un petit royaume où tous les gens étaient affreusement laids. Mais on prenait cela comme une chose naturelle et on s'en accommodait très bien. Ainsi, en se penchant sur le berceau d'un nouveau-né, on pouvait dire, tout ému: « Oh, mon Dieu, comme il est vilain ! » Et la mère attendrie reprenait : « N'est-ce pas ? C'est tout le portrait de son père ! » Lorsqu'un garçon voulait épouser une jeune fille, il la vantait d'abord à ses parents. « Elle est de bonne famille, expliquait-il pour les convaincre : honnête, travailleuse, gentille, soignée... » Pour finir, il ajoutait, rosissant et baissant la tête : « Et puis elle est tellement moche, vous verrez... »

Le roi Nestor régnait avec bonhomie sur ce petit peuple d'affreux. Il n'était pas le moins laid avec sa barbe envahissante et son nez formidable. La reine Alphonsine, son épouse qui lui arrivait à la ceinture, n'aimait guère les apparats et, sous sa robe royale, il n'était pas rare de voir dépasser les carreaux d'un tablier de cuisine.

Ainsi, chacun vivait paisiblement dans ce royaume, jusqu'au jour où, comble de bonheur, on annonça que la reine attendait un enfant.

— Ce sera une fille ! décréta Nestor.

Et dès lors il n'en démordit plus.

Il en suffoquait de fierté, par avance, et déclarait à qui voulait l'entendre :

— Mes amis, nous allons vous offrir une princesse ! Une princesse, vous dis-je !

Il rayonnait tellement de joie qu'on s'étonna beaucoup, au bout de quelques mois, de le voir préoccupé, bougon.

— Qu'as-tu, mon nez ? lui demanda la reine, qui l'appelait ainsi quelquefois par tendresse. Je te vois soucieux. À midi, tu as à peine touché ce pâté de lièvre que pourtant tu adores. Dis-moi ce qui te tourmente.

— C'est que... marmonna le roi, j'ai beau feuilleter tous nos livres de contes, je ne vois pas de princesse qui soit...

— Qui soit comment, mon roi ?

— Qui soit... comme nous.

— Comme nous comment, mon Nestor ?

Le roi hésita encore un peu à se confier, puis il éclata :

— Et puis zut ! Tu sais très bien ce que je veux dire ! A-t-on déjà vu une princesse avec une carotte au milieu de la figure ? Car elle sera ainsi, si elle tient de moi ! A-t-on jamais vu une princesse qu'il faut asseoir sur quatre coussins pour qu'elle puisse manger à table ? Car c'est ainsi qu'elle sera, si elle tient de toi ! Et imagine un peu, comble de malchance, qu'elle tienne des deux ! Non ! Je veux pour mon royaume une princesse digne de ce nom ! Je veux qu'elle ressemble à celles qu'on voit sur les livres d'images ! Je veux qu'elle soit belle, voilà ! Qu'on fasse venir Bramecerf !

Ainsi se nommait une sorte de brute épaisse qui vivait dans une cabane au fond de la forêt. Velu comme un singe ce qui le dispensait d'ailleurs de se vêtir -, fort comme un buffle, il était en cheville, disait-on, avec les forces des ténèbres, mais pouvait à l'occasion rendre service si l'on avait de quoi le payer. Le roi, quelle folie !, le fit donc

demander, et dès le lendemain, l'effrayant Bramecerf se présenta au château. Le roi lui expliqua ce qu'il attendait de lui. Bramecerf écouta jusqu'au bout, puis, de sa voix d'outre-tombe, il dit simplement :

— Tout est possible, Majesté. Si vous le désirez, votre fille sera belle.

— Belle... comment? demanda le malheureux Nestor, qui souhaitait plus de détails avant de s'engager.

Bramecerf chercha autour de lui, et vit, posée sur la table, une perle d'Orient que la reine avait oubliée là. Il la pinça non sans mal entre ses doigts énormes et la fit rouler dans sa paume :

— Comme cette perle, Majesté.

Le bon roi Nestor sentit les larmes lui venir. Bramecerf regarda ensuite par la fenêtre ouverte. C'était la nuit et des étoiles scintillaient par millions dans la voûte céleste. Il tendit son bras vers leurs lumières fragiles :

— Comme ce ciel d'étoiles aussi, Majesté.

Cette fois, Nestor crut défaillir de tendresse et de bonheur.

— Bien, bien, bredouilla-t-il, et qu'exigez-vous en contrepartie ?

Bramecerf prit tout son temps pour répondre :

— Tout est possible, Majesté, mais tout a un prix, vous le savez. Le voici : votre fille sera d'une grande beauté, et chacun pourra s'en émerveiller, sauf elle-même, à qui il sera interdit de contempler sa propre image avant le jour de son quinzième anniversaire. S'il advient qu'elle le fasse, par accident ou par malice, alors elle vous sera enlevée pour sept ans.

— Sept ans, balbutia le roi, effrayé, mais que fera-t-elle pendant tout ce temps ? Est-ce vous qui la garderez ?

— Non, répondit Bramecerf, je n'ai que faire des enfants, je ne les aime pas. Elle ira par le monde...

— Elle ira par le monde ?

— Oui, grommela le monstre, puis elle vous sera rendue. Mais il sera inutile de l'interroger: elle ne se souviendra de rien. Et le sort n'en sera pas rompu pour autant. Car si par malheur elle se voit de nouveau avant ses quinze ans accomplis, alors je viendrai la chercher, et cette fois elle m'appartiendra pour toujours.

Le roi Nestor, épouvanté, le fit reconduire en lui promettant une réponse prochaine, mais il avait déjà choisi : jamais, au grand jamais il ne pourrait supporter l'idée de se séparer de sa fille ! Tant pis ! Elle serait laide, et voilà tout !

Seulement, les mois passant, la tentation revint. À force de contempler la perle d'Orient, les étoiles dans le ciel et surtout le ventre rond de son Alphonsine, il se prit à rêver de nouveau à une princesse belle comme dans les livres. « Après tout, se disait-il, quinze ans sont vite passés ; il suffira de prendre les dispositions pour qu'elle ne se voie pas. Ça ne doit pas être si compliqué, que diable ! » Il en avisa la reine, qui se laissa convaincre.

— Nous n'aurons qu'à faire disparaître tous les miroirs, soupira-t-elle. Pour ce qu'on voit dedans !

Une semaine plus tard, le roi fit savoir à Bramecerf que le marché était conclu.

Comme la naissance approchait, il donna l'ordre qu'on détruise tous les miroirs du royaume, toutes les glaces, toutes les psychés. On teinta les vitres des fenêtres. On changea les cuillères d'argent pour des cuillères de bois, les verres de cristal pour des gobelets d'argile. On fit combler les mares, les étangs, on assécha un lac ! Tout ce qui reflétait et réfléchissait, un peu ou beaucoup, fut banni du royaume, jusqu'à ces petites pierres brillantes appelées quartz qu'on enterra à dix pieds sous terre.

Le bébé arriva au printemps.

— C'est une fille ! s'écria la sage-femme. Comment l'appellerez-vous ?

Un vent doux et tiède soufflait ce jour-là.

— Nous l'appellerons Alizée, proposa donc Alphonsine, n'est-ce pas, mon roi ?

— Oui, ma rondlette... gargouilla Nestor, que l'émotion empêchait de parler.

En se penchant sur le nouveau-né, les villageois n'en crurent pas leurs yeux. Jamais, dans un berceau d'ici, ils n'avaient vu autant de grâce. Ces petits membres déliés, ce visage harmonieux tenaient du miracle. « Nous sommes peut-être moches, pensèrent-ils, mais notre princesse vaut bien les princesses d'ailleurs ! » Dès le premier jour, elle entra tout droit dans leur cœur et elle n'en sortit plus.

L'absence de miroirs présentait moins de désagréments qu'on aurait pu le craindre. Chacun y consentit de bon gré. Les femmes rasèrent leurs maris, les filles se coiffèrent entre elles, on s'arrangea tant bien que mal. Les célibataires en souffrirent un peu plus que les autres, peut-être, et il devint courant de les voir se promener avec une virgule de confiture sur la joue. Qu'importe ! On n'était pas très regardant là-dessus en ce pays.

Une année entière passa.

— Plus que quatorze ! se réjouit le bon roi Nestor, et nous serons hors de danger.

Mais un incident le ramena bientôt à la plus grande prudence. C'était dans le parc, un après-midi d'automne, et il faisait sauter sur ses genoux la princesse qui riait aux éclats :

— À *dada sur mon bidet*... chantait-il joyeusement, lorsque la petite se figea et le regarda fixement dans les yeux. Qu'as-tu, ma perle ? demanda-t-il. Ah, je comprends, tu te vois dans mes... !

Il n'acheva pas sa phrase et repoussa l'enfant de toutes ses forces. Elle tomba sur l'herbe en pleurant. Le roi, fou d'inquiétude, chercha autour de lui, certain que Bramecerf allait surgir à l'instant, prendre Alizée sous son bras velu et l'emporter pour sept ans. Mais rien n'arriva. « Elle n'a pas eu le temps de se voir assez bien », pensa le roi. Cependant,

il ne parvenait pas à calmer les battements affolés de son cœur. À partir de ce jour, il fut interdit à quiconque d'approcher la princesse. Seuls pouvaient le faire ses parents et quelques servantes, à la condition de fermer les yeux.

Il fut aussi établi qu'elle ne devrait en aucun cas sortir par temps de pluie, à cause des reflets dans les flaques d'eau. Grâce à ces nouvelles mesures, les années suivantes s'écoulèrent sans dommage.

— Plus que douze ans, comptait le roi Nestor, plus que onze, plus que dix...

Et il reprenait peu à peu confiance.

La reine Alphonsine, elle, savait que le plus dur était à venir. Elle redoutait ces quelques années où les fillettes, entre cinq et huit ans, passent la moitié de leurs journées à se regarder dans les miroirs.

— Quels miroirs, ma toute ronde ? la grondait son mari. Il n'y en a plus...

Mais elle n'avait pas tort de s'inquiéter, et Alizée allait tout juste fêter son huitième anniversaire lorsque le Drame survint.

La petite adorait entre toutes une servante nommée Étienne. Et la brave femme le lui rendait bien. Qui bondissait sur ses pieds, la nuit, pour rassurer la princesse après un cauchemar ? Étienne. Qui pensait toujours à lui cuire ces petites tartes si drôles à voir à côté des grandes ? Étienne. Et qui savait garder un secret sans le répéter aux adultes dès qu'on avait le dos tourné ? Étienne.

— Si je ne t'avais pas, disait la princesse à sa mère, c'est Étienne que je voudrais pour maman...

Un après-midi, toutes deux s'en allèrent en promenade dans la forêt voisine. Elles se rendirent à leur clairière habituelle, là où elles avaient tant de fois joué à cache-cache, à la dînette, à « loup, y es-tu ? ». Comment la servante se débrouilla-t-elle pour perdre la fillette de vue, elle qui la surveillait si bien d'ordinaire ? Nul ne le sait. Toujours est-il que soudain elle ne la vit plus.

— Alizée ! Où es-tu passée ? cria-t-elle.

— Je suis là ! répondit la voix lointaine.

Étienne courut aussi vite que le lui permettait sa forte corpulence.

— Alizée ! réponds-moi !

— Je suis là ! reprit la voix, plus proche maintenant. Viens voir : il y a une petite fille qui me regarde au fond du puits.

À ces mots, Étienne crut s'évanouir de terreur. Le vieux puits ! On l'avait oublié ! Elle se précipita... Trop tard ! Alizée, penchée sur la margelle, se contemplait à loisir dans l'eau immobile et glacée. Bramecerf apparut aussitôt, enjambant les taillis. La malheureuse Étienne tenta bien de se battre contre lui, mais elle ne réussit qu'à y perdre un œil... Elle rentra au château, plus morte que vive, pour annoncer la terrible nouvelle. On lança plus de cent chasseurs à la poursuite du monstre. Peine perdue, il fallut se résigner. Le roi et la reine faillirent en mourir de chagrin. Le roi, surtout, qui ne savait que répéter en se frappant la tête avec les poings :

— C'est ma faute... C'est ma faute...

La vie continua cependant. Les gens, qui partageaient tous le grand malheur de leurs souverains, redoublèrent d'attention entre eux pour mieux le supporter, et cette gentillesse commune était comme une part de la petite princesse qui serait restée.

— Plus que six ans... se remirent à compter Nestor et Alphonsine. Plus que cinq...

Mais les jours désormais leur semblaient des mois, les mois des années et les années des siècles. On leur conseilla d'avoir un autre enfant, que le temps passerait plus vite ainsi. Ils ne voulurent pas en entendre parler. Ils attendirent.

Ils attendirent des milliers de soirs et des milliers de matins, ils virent passer sept fois les quatre saisons, et enfin, par un bel après-midi d'automne, un jeune garçon nommé Barnabé arriva de la forêt en trotinant :

— Maman, maman, j'ai vu la princesse, elle est dans ma cabane...

— Vous dormez, Alizée ?

Oh non, je ne dormais pas ! J'ai pris la main de Blanche dans la mienne :

— Comment s'achève cette histoire, s'il vous plaît ?

Elle s'est tue.

— Cette servante qui s'appelle Étienne est-elle encore ici ?

— Oui. Vous la verrez demain. Elle est plutôt ronde et petite, elle a le visage très plat, et un œil à demi fermé. Je vous laisse maintenant, car il est très tard et vous devez dormir. Avez-vous besoin d'autre chose ?

— Je n'ai besoin de rien, lui ai-je répondu. Merci pour l'histoire. Vous racontez très bien...

Puis, au lieu de lâcher sa main, je l'ai serrée plus fort et j'ai murmuré :

— Blanche... je ne suis pas la princesse Alizée... je m'appelle Hannah... je viens de l'autre côté de l'océan... je ne suis pas la fille du roi et de la reine... je ne suis jamais venue dans ce château... je ne connais rien ni personne ici...

Elle a souri et m'a embrassée :

— Ne vous en faites pas, tout ira bien. Il vous faudra juste un peu de temps.

Et elle est sortie.

Je suis allée à l'armoire. Sur une étagère, au-dessus des robes, cinq ou six grands cahiers étaient empilés. J'en ai pris un au hasard et je l'ai ouvert. Une herbe était épinglée sur la première page, et une main enfantine avait écrit dessous : *erbe ordi-nère*. Sur les autres pages, la petite fille avait collé des feuilles de *chêne*, de *être* et de *boulo*, un *népi de blé* aussi. Je suis revenue à *Verbe ordinère*, et j'ai senti ma gorge se serrer.

« Pardonne-moi, Alizée, de fouiller tes affaires et de prendre ta place, mais ce n'est pas ma faute... ils ne veulent pas me croire... ils ne voudront jamais me croire... »

CHAPITRE XIII ÉTIENNETTE

Chaque matin, Césanne ouvrait grand la fenêtre de ma chambre et jetait une brassée de robes sur le lit. Je me réveillais dans ce bruissement de velours et de soie.

— Laquelle mettez-vous aujourd'hui ? Celle-ci ? Celle-là ?

Elles étaient si belles que souvent je n'arrivais pas à choisir et je disais :

— Je préfère remettre la blanche et bleue du premier jour. Je l'aime bien.

Césarine me coiffait, me parfumait... Je ne suis pas coquette, mais j'attendais qu'elle parte pour aller chercher le petit miroir au fond de mon sac. La première fois, je ne me suis pas reconnue et j'ai éclaté de rire : elle m'avait torsadé de chaque côté de la tête deux boucles bien anodines, et je ressemblais à une marmite avec ses poignées.

À la cuisine, la reine Alphonsine ne ménageait pas sa peine : elle épluchait, plumait, hachait, courait d'un fourneau à l'autre. Elle voulait que chaque repas soit une fête, et chaque repas l'était. Un jour, on apportait dans un immense plat ovale un paon paré de toutes ses plumes ; le lendemain, on tapissait la table de mousse pour y servir la fricassée de champignons. Les hommes buvaient du vin, et moi de l'eau, parfumée aux pétales de menthe ou de verveine.

Au bout d'une semaine, je suis parvenue à tutoyer la reine et à lui dire maman. Avec le roi Nestor, j'ai eu plus de mal. Pourtant il prenait soin de moi comme le meilleur des pères. Il m'a appris à monter à cheval, à galoper. Nous partions des matinées entières sur les chemins - ah, Grégoire, si tu m'avais vue ! - et il lançait à tous ceux que nous rencontrions :

— C'est ma fille ! Votre princesse ! Vous la reconnaissez ?

— Si on la reconnaît ! répondaient les gens.

Ils se découvraient et m'adressaient des sourires radieux.

Quelquefois, dans les couloirs du château, il m'arrivait de croiser Etiennette, mais je ne parvenais pas à trouver son regard. Elle allait toujours tristement, tête basse, vêtue de sombre, et elle semblait m'éviter. Je voyais son œil que la blessure avait fermé et j'avais envie de la remercier de s'être battue pour moi, d'avoir eu ce courage. Mais l'instant d'après, je me disais : « Hannah, tu deviens folle ; tu ne connais pas cette femme ; elle n'a rien fait pour toi ; de quoi veux-tu la remercier ? » Les choses ont commencé à se brouiller dans ma tête. Il est difficile d'être appelée Alizée plus de vingt fois par jour sans le devenir un peu. Je vivais dans le mensonge, bien sûr, mais c'était un mensonge très doux auquel tout le monde croyait éperdument. Un mensonge qui comblait chacun de bonheur. Que faire ? Parfois, j'en voulais à Blanche d'avoir si bien raconté. Je repensais à Etiennette me consolant des cauchemars, à ses petites tartes, à « loup, y es-tu ? » dans la clairière, à mon image dans l'eau glacée du puits, et il me semblait... oui, je sais que c'est effrayant... mais il me semblait me souvenir ! J'en avais le vertige, et pour lui échapper, je me grondais : « Hannah, tu n'es pas Alizée ! Comment pourrais-tu te regarder dans le miroir, sinon ? Rappelle-toi le marché aux oiseaux ! Rappelle-toi Hoda, ta petite sœur ! Tu ne l'as pas rêvé, cela, quand même ! »

L'automne a passé et les premières neiges sont venues.

— Plus que quelques mois, soupirait le roi Nestor, et nous fêterons ton quinzième anniversaire ! Sois prudente, mon adorée, je t'en supplie... Dehors, il y a de la glace sur le sol et tu pourrais t'y voir. Les soldats n'arrivent pas à la briser assez vite. Je voudrais que tu ne sortes plus du tout...

— Ne crains rien, mon père, lui disais-je, je ne suis plus une petite fille. Je ferai attention. Je ne sortirai pas.

Afin que je m'ennuie moins, il invitait au château des artistes venus de tout le royaume : des musiciens, des acrobates, des illusionnistes, des comédiens avec leurs masques - je me demande bien pourquoi ils en mettaient, d'ailleurs ! Ils jouaient le soir dans la grande salle où l'on faisait brûler un immense feu de bois.

— Nous dédions cette représentation à la princesse Alizée ! annonçaient-ils souvent avant de commencer.

Je les remerciais en inclinant la tête, comme le veut l'usage.

J'ai laissé passer les jours et les semaines en essayant de ne plus réfléchir. « Attendons le printemps, me disais-je. À quoi bon reprendre ma route dans la neige et le froid ? Et puis qui sait ? Peut-être que, d'ici là, une jeune fille qui me ressemble s'avancera à son tour sur la grand-place du village et fera éclater la vérité. » Alizée... Où pouvait-elle bien être ? Je pensais souvent à elle. Qui d'autre que moi aurait pu le faire ?

Mais le printemps est arrivé, le roi Nestor a ordonné qu'on commence les préparatifs pour mon anniversaire, et Alizée n'était toujours pas revenue... Chaque jour nouveau rendait son retour plus improbable, et l'inquiétude me gagnait : que se passerait-il si elle ne revenait jamais ? Est-ce que je devrais m'enfuir, la nuit, comme une voleuse, sans seulement dire merci ? Est-ce que je devrais abandonner à leur détresse mon père, ma mère et tous ces gens qui m'aimaient ? Est-ce que je pourrais imaginer de rester ici toujours ? Je n'en finissais plus de me poser ces questions sans réponses.

Et puis est venue cette fameuse nuit, la veille de mon anniversaire. Je ne trouvais pas le sommeil et je me suis levée pour aller boire. Dans la cuisine silencieuse, Etiennette se tenait assise devant le four.

— Vous n'êtes pas couchée, Etiennette ?

La rivière à l'envers

Tome 2 - Hannah

Chapitre 10



<http://laclassebleue.fr>

Nom : _____ Prénom : _____ Date : _____

Je lis les pages 96 à 103. Je peux garder mon livre ouvert pour répondre aux questions.

1) Au début du chapitre, **pourquoi** Vérida-Lucidémone **est-elle fâchée** ?

2) **Quels travaux** Hannah donne-t-elle **à ses petits élèves** ?

3) **Vrai** ou **faux** ?

	<u>Vrai</u>	<u>Faux</u>
Hannah préfère le bateau au désert.		
Elle a commencé à faire classe dès les 1 ^{ers} jours à bord.		
Elle a une quinzaine d'élèves dans sa classe.		
Son prénom fait peur à ses élèves.		

4) Durant la traversée, Hannah a visité **des contrées incroyables** ! Je recopie la description de deux d'entre elles.

5) **Pourquoi** le capitaine Ogali-bahibombar **refuse-t-il d'accoster** ?

Parce qu'il a hâte de retourner chez lui.	Parce que des pirates vivent sur cette île.
Parce qu'il ne connaît pas cette terre et ne veut pas qu'Hannah se retrouve en danger.	Parce qu'il a décidé de prendre Hannah en otage.

6) Hannah est **toute chamboulée** par cette annonce. Je relève une phrase du chapitre qui en témoigne.

7) **Comment réussit-elle à convaincre le capitaine** de la laisser débarquer ?

La rivière à l'envers

Tome 2 - Hannah

Chapitre 11



<http://Macasselleux.fr>

Nom : _____ Prénom : _____ Date : _____

Je lis les pages 104 à 116. Je peux garder mon livre ouvert pour répondre aux questions.

1) Hannah s'est endormie dans une petite cabane. **Qui la réveille ?**

Hoda Tomek Grégoire Barnabé

2) Barnabé et tous les villageois **prennent Hannah pour une autre personne... Pour qui la prennent-ils ?**

3) Arrivée au village de Barnabé, Hannah est accueillie par **une galerie de personnages au physique... original !** Je complète cette phrase résumant leur apparence (*aide-toi du livre !*).

« Pas un seul nez _____, pas une bouche _____, pas un visage _____ . »

4) **Comment s'appellent le roi et la reine** de ce royaume ?

5) **Pourquoi** Hannah **se laisse-t-elle étreindre** dans leurs bras ?

6) Qui sont **Blanche** et **Césarine** ? ⇨ _____

7) **Quel objet** de la vie quotidienne **ne trouve-t-on pas dans cet étrange royaume ?**

Il n'y a pas de lit.	Il n'y a pas de jouet.	Il n'y a pas de clé.	Il n'y a pas de miroir.
----------------------	------------------------	----------------------	-------------------------

8) **Vrai** ou **faux** ?

	<u>Vrai</u>	<u>Faux</u>
La princesse a disparu <u>depuis 7 ans</u> .		
Hannah est <u>effrayée</u> par l'apparence des villageois.		
La vraie princesse a <u>le même âge qu'Hannah</u> .		
Elles ont les cheveux <u>bruns, toutes les deux</u> !		
Au dîner, le roi fait un discours <u>pour célébrer le retour de sa fille</u> .		

La rivière à l'envers

Tome 2 - Hannah

Chapitre 12



<http://laclassebleue.fr>

Nom : _____ Prénom : _____ Date : _____

Je lis les pages 117 à 128. Je peux garder mon livre ouvert pour répondre aux questions.

1) Qui raconte à Hannah l'histoire de ce pays ? ⇒ _____

2) Quelle est la particularité des gens vivant dans ce royaume ?

3) Que souhaite le roi Nestor pour sa fille qui va naître ?

4) Qui est Bramecerf ?

5) A quelle beauté Bramecerf compare-t-il celle qu'il promet de donner à la princesse ?

A celle d'une perle d'Orient.	A celle d'une huitre.	A celle d'un ciel étoilé.
-------------------------------	-----------------------	---------------------------

6) Qu'arrivera-t-il à la princesse si elle voit son reflet avant l'âge requis ?

7) Quel ordre le roi a-t-il donné pour que ce drame n'arrive pas ?

8) Comment le « Drame » s'est-il finalement produit ?

9) Vrai ou faux ?

	<u>Vrai</u>	<u>Faux</u>
Alizée avait <u>6 ans</u> à l'âge du « Drame ».		
Etiennette <u>a perdu un œil</u> en essayant de lutter contre Bramecerf.		

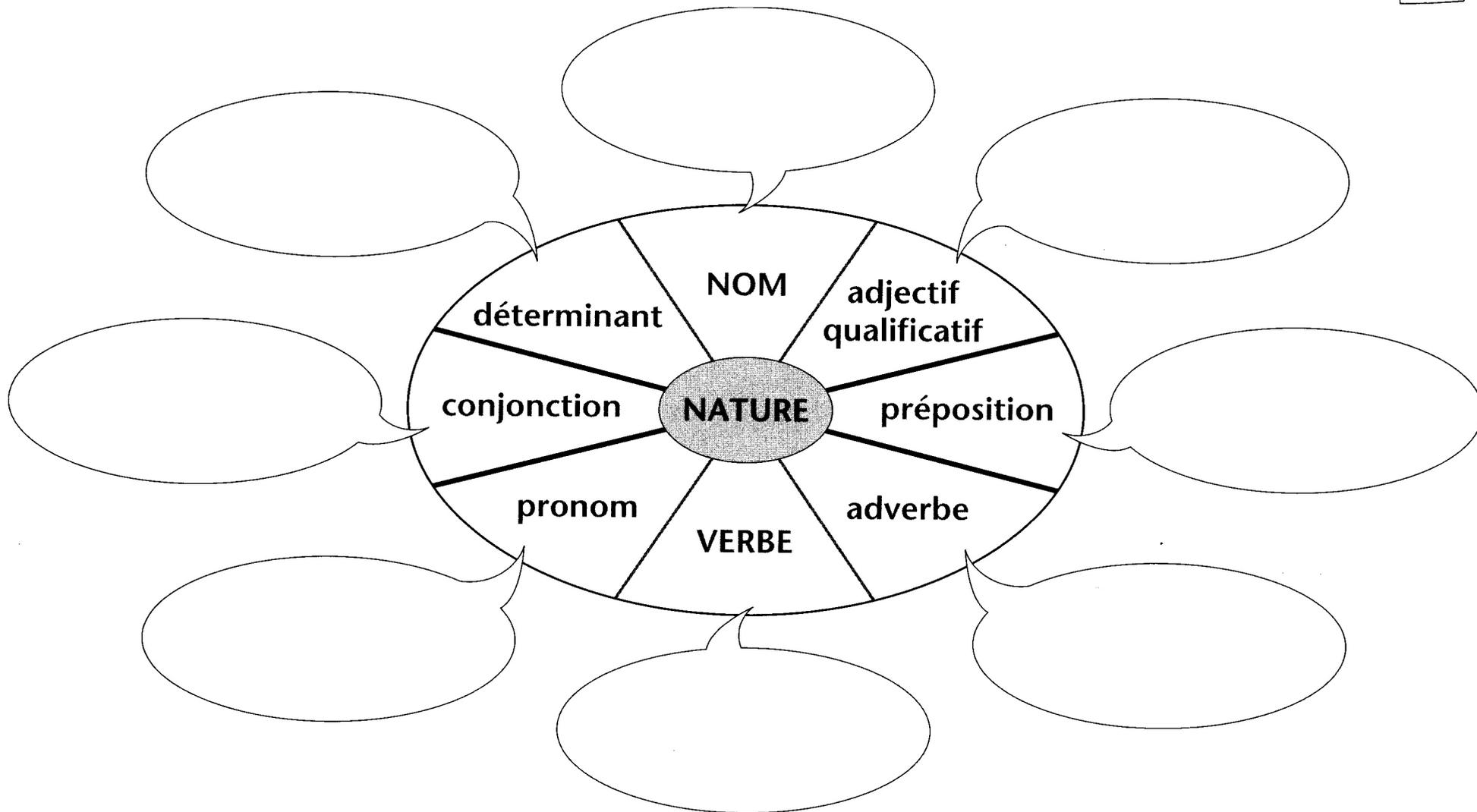
Écris dans chacune des bulles un maximum d'exemple

Une fois terminé, ce document t'aidera à te souvenir des différentes natures des mots

Français



La nature des mots



Je conjugue les verbes à l'imparfait et au passé composé



Manuel p. 91

- Lis ce texte et colorie les formes verbales qui conviennent.

Quand l'orage a éclaté / éclatait, j' ai été / étais en train de lire. Depuis toujours, les orages me font peur, mais celui-ci ressemblait / a ressemblé presque à une tempête : le vent hurlait / a hurlé, et je tremblais / j'ai tremblé de la tête aux pieds. J' attendais / ai attendu impatiemment la fin du déluge lorsque la foudre frappait / a frappé un arbre près de la maison. Pendant un instant, mon cœur cessait / a cessé de battre dans ma poitrine ! Enfin, alors que la pluie commençait / a commencé à s'éloigner, un dernier éclair a déchiré / déchirait le ciel. Puis, soudain, l'orage disparaissait / a disparu. J'ai poussé / Je poussais un long soupir et j'ai repris / je reprenais ma lecture.

- Trie les formes verbales dans ce tableau, en t'aidant des exemples.

Verbe conjugué à un temps simple	Verbe conjugué à un temps composé avec une forme du verbe avoir
<i>j'étais</i>	<i>il a éclaté</i>
.....
.....
.....
.....
.....
Ce temps s'appelle	Ce temps s'appelle

Comprends-tu l'emploi de l'imparfait et du passé composé dans ce texte ?

Je choisis on ou on n'



Pour s'entraîner

- Complète les phrases avec **on** ou **on n'**.
- Dans les phrases négatives, relie les deux parties de la négation.

3

- Si [] était plus nombreux, [] pourrait jouer à cachecache.
- «Maman, [] y sera bientôt, en Amérique?
– Non, mon chéri, [] est loin d'être arrivés, [] atterrit seulement dans six heures!»
- [] imagine pas le nombre de personnes sympathiques qu'[] peut croiser dans la rue.
- [] m'a dit qu'[] pouvait admirer les fleurs, mais qu'[] avait pas le droit de les cueillir.
- [] apprend beaucoup mieux quand [] est passionné par un sujet.

4

- Quand [] arrive au Zénith, [] attend de longues heures avant le début du concert: [] entre dans la salle, puis [] s'installe à sa place. Lorsqu'[] voit la star apparaître sur scène, [] applaudit à deux mains, [] apprécie le spectacle et [] aimerait que ça ne s'arrête jamais!
- Si [] veut protéger la planète, [] évite de gaspiller, [] utilise pas sa voiture pour de petits déplacements, [] enlaidit pas la nature avec nos déchets et [] essaie de respecter l'environnement.

5

- Le matin, ma femme et moi, [] est jamais très en avance: [] avale un café en vitesse, [] enfile nos vêtements, [] accélère le rythme, [] attrape un bus et [] espère ne pas arriver en retard au travail!
- Tiens, [] est entré dans ma chambre... [] a fouillé dans mes affaires... Heureusement, [] a pas touché à mon tiroir secret!



Pour aller plus loin

- Complète ces proverbes avec **on** ou **on n'**.

- Quand [] parle du loup, [] en voit la queue.
- Quand [] a pas ce que l' [] aime, il faut aimer ce que l' [] a.
- [] est jamais sali que par la boue.
- [] engraisse pas les cochons avec de l'eau claire.
- Plus [] est de fous, plus on rit.
- [] est jamais si bien servi que par soi-même.
- À vivre, [] apprend toujours quelque chose.
- C'est en faisant qu' [] apprend.
- Pain qu' [] dérobee et qu' [] mange en cachette plait mieux que pain qu' [] cuit et qu' [] achète.
- De mouton à courte laine, [] aura pas bonne toison.
- Ce qu' [] acquiert méchamment, [] le dépense sottement.

- Explique le sens de chaque proverbe.



Je comprends comment les mots sont fabriqués (3)



Les suffixes

Dans ces phrases, complète les mots avec les bonnes terminaisons.

3

- a. C'était une excellente nag[]. Mais maintenant, elle a complètement arrêté de nag[].
- b. Ma mère est une bricol[] très habile. Mon père, lui, ne sait pas bricol[].
- c. Équipés d'une bouteille d'oxygène, ces plong[] peuvent rester très longtemps sous l'eau. Ils ne plong[] jamais seuls, car ce sport comporte des dangers.
- d. J'ai écouté cette merveilleuse cont[]. Elle cont[] des histoires orientales.
- e. Mon cousin est un très bon dans[]. Il passe des nuits entières à dans[].



4

- a. Pour corrig[] ce texte, je vais utiliser le correct[] automatique de l'ordinateur.
- b. Dans cette maternelle, c'est un homme qui dirig[] : il est direct[]. Mais à l'école élémentaire, c'est une femme qui est direct[].
- c. Ma tante Line est illustr[]. Elle aime illustr[] des livres pour enfants.



- d. Quel malheur, on est venu me cambriol[] : le cambriol[] est passé par la fenêtre !
- e. Fred a un chaton plein de malic[]. C'est un animal malic[].



Pour aller plus loin

- Observe cette liste de noms.
- Pour chacun, trouve les adjectifs dérivés de la même famille et classe-les en deux colonnes.

Sur ton cahier

Adjectifs en -...	Adjectifs en -...
craint...	alphabet...
...	...



crainte
alphabet
catastrophe

expression
folklore
géométrie

instruction
magie
mélancolie

négation
plainte
symétrie

Fichier d'autonomie

CM1
CM2

Sudoku n°3

Prénom

Excellent

Bon travail

Assez bien

Trop d'erreurs

4	5	2		9	1	8	7	
	8	3	5	7		1	6	4
6	7		4	3	8	9		2
3		4	8		5	7	2	
5		8	7	4	6		1	9
1	6	7		2	9		4	8
	1	6	9	8		2		5
2	4	9	1		3	6		7
8	3		2	6	7	4	9	

Fichier d'autonomie

CM1
CM2

Sudoku n°4

Prénom

Excellent

Bon travail

Assez bien

Trop d'erreurs

6	7		1		8	3		5
3		4	7	2		9	8	6
5	9		6	4	3	7	2	
	4	9	5	6	7		1	3
1		5			4	2	6	7
7	6	3	8		2	4		9
	5	7	4	8		6	3	2
8			3	5	9		7	4
4	3	1		7	6	5	9	

Des abeilles et du miel...



Dans une ruche, les abeilles vivent en colonie. Leur société est très organisée. Autour de la reine, dont la tâche unique est de pondre, jusqu'à 50 000 ou 60 000 ouvrières s'activent. En juin, la reine pond environ 2 000 œufs par jour, soit plus d'un œuf par minute. Les abeilles ouvrières d'hiver vivent environ 4 mois alors que les abeilles ouvrières d'été ne vivent que 45 jours.

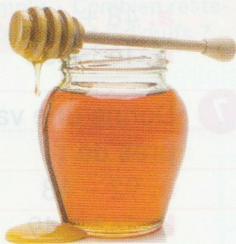
- 1 M. Romarin, apiculteur, possède 8 ruches.
Combien possède-t-il environ d'abeilles ouvrières ?
- 2 En mai, juin et juillet, la reine de sa première ruche pond le même nombre d'œufs chaque mois.
★ En mars, elle pond deux fois moins d'œufs qu'en juin. En avril, août et septembre, elle pond le même nombre d'œufs qu'en mars. Pendant les autres mois, la ponte s'arrête.
Combien cette reine pond-elle d'œufs en un an ?
Tu peux prendre 1 mois = 30 jours.

3 Ce diagramme indique le nombre d'abeilles qui vivent dans la ruche selon les mois de l'année.



- a. Pendant quels mois, le nombre d'abeilles de la ruche est-il supérieur à 30 000 ?
- b. Entre quels mois consécutifs (c'est-à-dire, qui se suivent), le nombre d'abeilles de la ruche a-t-il subi la plus forte augmentation ?
- c. Entre quels mois consécutifs, le nombre d'abeilles de la ruche a-t-il subi la plus forte diminution ?
- d. Sofia affirme que, dans la ruche, le nombre d'abeilles du mois de décembre est le quart du nombre d'abeilles du mois de juin. A-t-elle raison ?
- e. Complète cette phrase :
« Le nombre d'abeilles du mois de ... est la moitié du nombre d'abeilles du mois de ... »
Il y a six possibilités. Trouve-les toutes.

- 4** En France, la production de miel était de 40 000 tonnes en 1990. En 2004, elle était encore de 25 000 tonnes. Mais en 2015, elle n'a été que de 15 000 tonnes après une très mauvaise année 2014 (12 000 tonnes).
De combien de milliers de tonnes la production de miel a-t-elle diminué entre 1990 et 2015 ?



- 5** Pour produire 1 gramme de miel il faut
★★ 3 grammes de nectar qui sont obtenus par le butinage d'environ 3 000 fleurs. À chacune de ses sorties une abeille butine une cinquantaine de fleurs.
- Combien de sorties une abeille butineuse doit-elle faire pour obtenir 1 gramme de miel ?
 - Combien de grammes de nectar faut-il pour obtenir un pot de 250 g de miel ?
 - Combien de fleurs doivent être butinées pour obtenir 250 g de miel ?



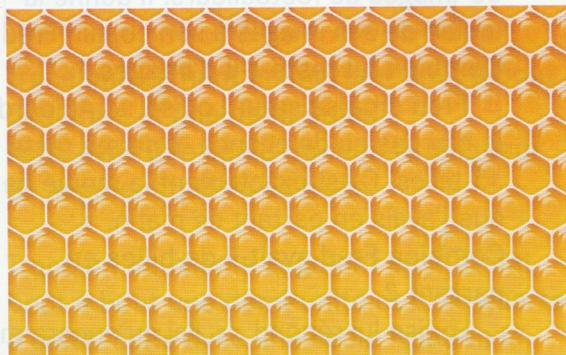
- 6** Chez un apiculteur, les prix des pots de 250 g de miel sont indiqués sur cette affiche.

Au bon miel

Miel d'acacia : 5 €
Miel de mille fleurs : 4 €

- Lucas achète 3 pots de miel d'acacia et 6 pots de miel de mille fleurs. Quelle somme doit-il payer ?
- Réda a dépensé 47 € pour 10 pots de miel. Il a acheté les 2 sortes de miel. Combien a-t-il acheté de pots de chaque sorte ?

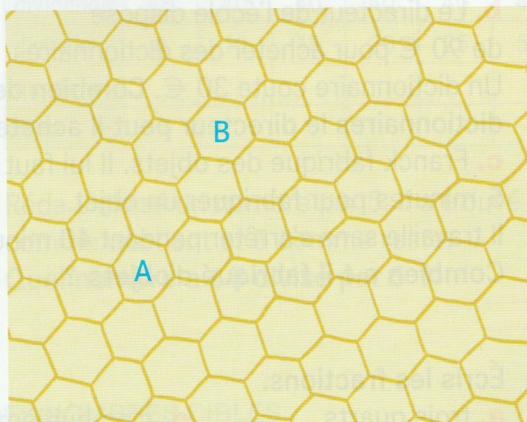
- 7** Les abeilles déposent leurs œufs dans des alvéoles découpées dans la cire.
Combien y a-t-il d'alvéoles entières sur cette image ?



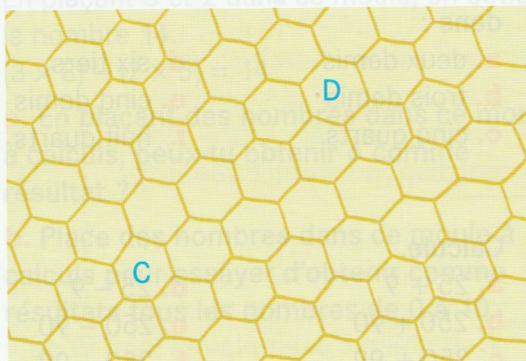
- 8** Une abeille ne peut se déplacer d'une alvéole à l'autre que de la façon indiquée sur le dessin.



- Combien de chemins différents peut-elle utiliser pour se rendre de l'alvéole A à l'alvéole B ?

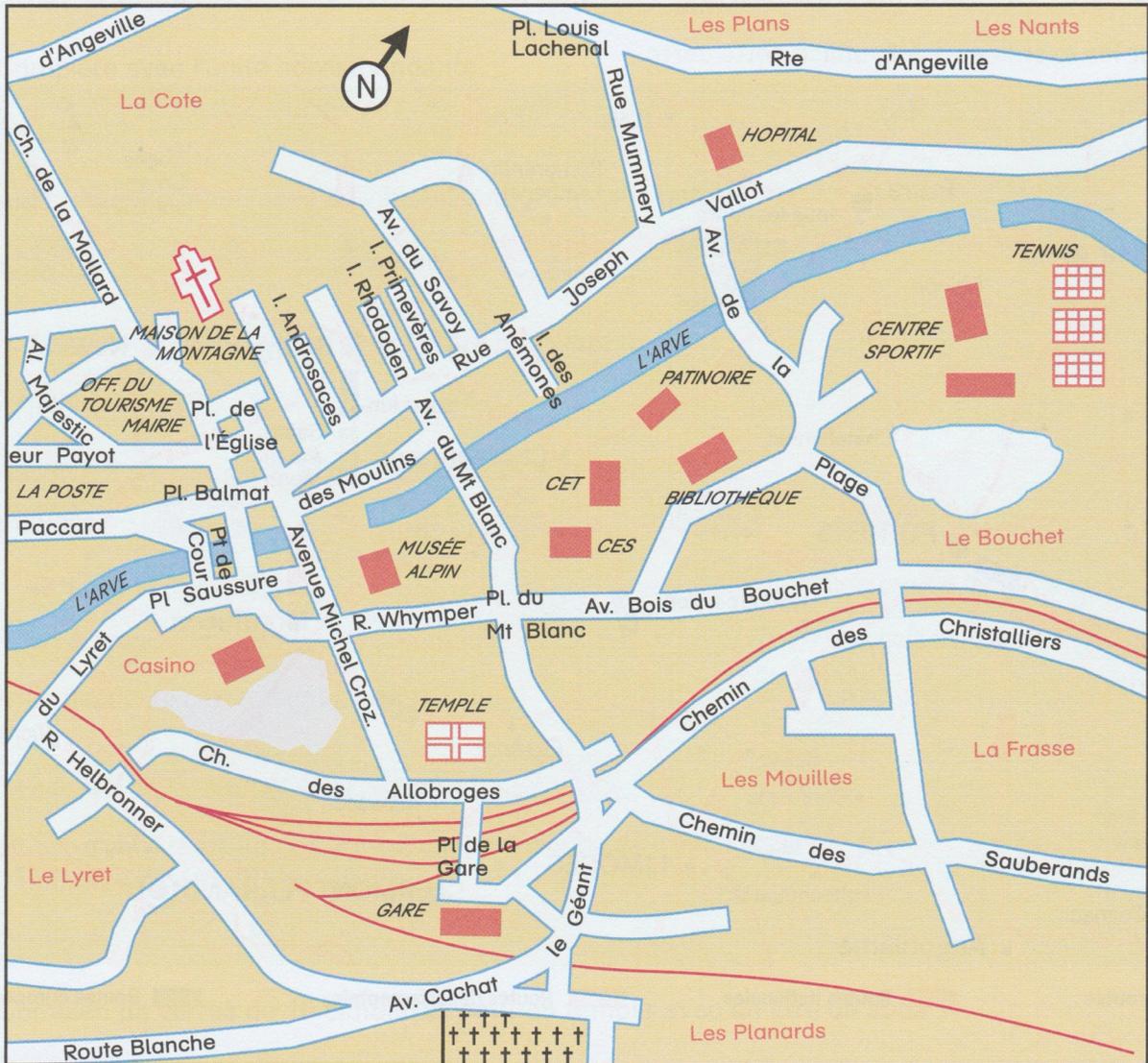


- Combien de chemins différents peut-elle utiliser pour se rendre de l'alvéole C à l'alvéole D ?



utilisation d'un plan, d'une carte

DÉCRIRE UN ITINÉRAIRE



4 Sofia et ses parents partent en vacances à Chamonix. Ils ne connaissent pas cette ville et n'ont pas de plan. L'appartement qu'ils ont loué est situé à côté de la bibliothèque.

a. Explique-leur comment aller de la gare à la bibliothèque.

.....

.....

.....

.....

b. Explique-leur comment retourner à la gare par le même chemin en partant de l'appartement, qui est situé sur le même côté de la rue que la bibliothèque.

.....

.....

.....

.....

Division: Calcul réfléchi

► GUIDE apprentissage 4 p. 183

CALCULER DES QUOTIENTS ET DES RESTES

DICO 37

5 Trouve le quotient et le reste. Vérifie tes réponses à l'aide d'un autre calcul.

Combien de fois :

- a. 5 dans 53 ?
- b. 5 dans 48 ?
- c. 10 dans 75 ?
- d. 10 dans 306 ?
- e. 2 dans 150 ?
- f. 25 dans 150 ?
- g. 9 dans 200 ?
- h. 250 dans 200 ?

6 Trouve le quotient et le reste. Vérifie tes réponses à l'aide d'un autre calcul.

- a. 50 divisé par 7
- b. 50 divisé par 8
- c. 62 divisé par 7
- d. 62 divisé par 8
- e. 79 divisé par 8
- f. 79 divisé par 9
- g. 63 divisé par 9
- h. 63 divisé par 8

7 Trouve le quotient et le reste. Vérifie tes réponses à l'aide d'un autre calcul.

- a. 532 divisé par 5
- b. 1 203 divisé par 6
- c. 2 424 divisé par 12

UTILISER LE SIGNE :

DICO 34

8 Calcule mentalement le quotient et le reste de :

- a. 60 divisé par 2
- b. 60 divisé par 3
- c. 60 divisé par 5
- d. 60 divisé par 9
- e. 32 divisé par 3
- f. 85 divisé par 2
- g. 103 divisé par 9
- h. 84 divisé par 7

Vérifie tes réponses en faisant un autre calcul. Lorsque c'est possible, écris le calcul du quotient entier en utilisant le signe :

9 Calcule mentalement le quotient et le reste de :

- a. 30 divisé par 15
- b. 85 divisé par 20
- c. 103 divisé par 10
- d. 90 divisé par 30
- e. 100 par 25
- f. 248 par 12

Vérifie tes réponses en faisant un autre calcul. Lorsque c'est possible, écris le calcul du quotient en utilisant le signe :

10 Calcule.

- a. $35 : 5$
- b. $412 : 4$
- c. $300 : 50$
- d. $120 : 5$
- e. $66 : 3$
- f. $66 : 11$
- g. $200 : 40$
- h. $280 : 40$
- i. $280 : 14$

Vérifie à l'aide d'un autre calcul.

RÉSOUTRE DES PROBLÈMES

11 Avec une bouteille de jus de fruits, on peut servir 8 enfants. Le tableau montre combien d'élèves sont inscrits au goûter de l'école chaque jour.

	L	M	M	J	V
nombre d'élèves	24	50	60	85	73

Combien faut-il de bouteilles chaque jour pour que chaque enfant ait un verre de jus de fruits ?

12 Les 80 enfants du centre de loisirs partent au théâtre en autobus. L'autobus comporte des sièges groupés par 3 et des sièges groupés par 2. Une fois tous assis, les enfants occupent complètement 35 groupes de sièges. Combien occupent-ils de groupes de 3 sièges et combien de groupes de 2 sièges ?



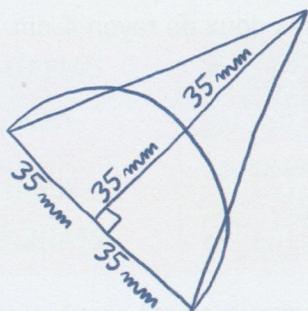
Si on me divise par 10, le reste est 7.
Si on me divise par 12, le reste est 3.
Je suis plus petit que 100.
Qui suis-je ?
Trouve les deux réponses possibles.

Construction de figures

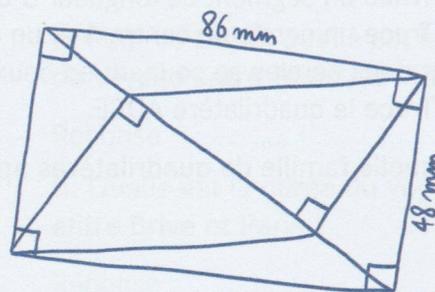
CONSTRUIRE À PARTIR D'UN SCHÉMA À MAIN LEVÉE

Pour les exercices 3 et 4, construis chaque figure en vraie grandeur.

3



4



CONSTRUIRE À PARTIR D'UNE DESCRIPTION

Pour les exercices 5 et 6, fais les constructions sur une feuille de papier uni. Construis d'abord la figure à main levée, puis avec tes instruments de géométrie.

5

La figure est composée d'un petit carré de côté 4,6 cm et d'un grand carré. Une diagonale du petit carré est un côté du grand carré.

6

La figure est composée d'un triangle rectangle et de trois carrés. Le triangle est à l'extérieur de chacun des carrés. Les deux côtés de l'angle droit du triangle mesurent 4 cm et 6 cm. Chaque côté du triangle est aussi le côté d'un des carrés.



ÉNIGME

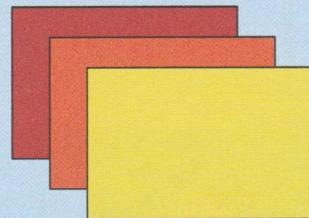
Lucas a dessiné trois rectangles :

un rectangle rouge,
un rectangle orange
et un rectangle jaune.

Le jaune apparaît
devant les deux

autres et le rouge apparaît derrière.

Sans modifier l'ordre des couleurs de gauche à droite (rouge, orange et jaune), trace et colorie trois rectangles de façon à faire apparaître le rouge devant et l'orange derrière.

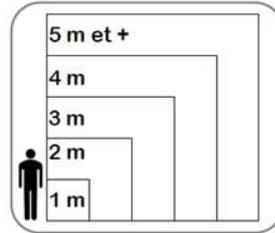


Banksy



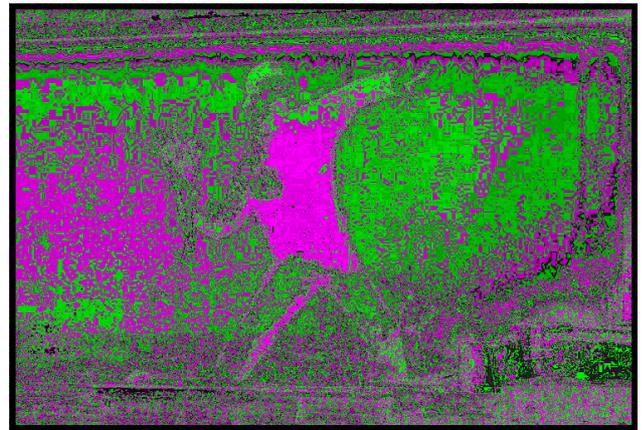
Vocabulaire : art urbain, graffiti, contestation, pochoir, oeuvre in situ

Cartel de l'oeuvre	
Epoque / date	
Courant artistique	
Technique	
Genre	
Lieu de conservation	
L'artiste	
Prénom - Nom	
Dates	



Mon appréciation:

♡ ♡ ♡



D'autres oeuvres :



Repère historique: (Colorie la bonne période.)

